

PROCOPE

Procope s'est créé un genre bien simple ; il ne prouve rien, ne réfute rien, n'explique rien, ne répond à rien, ne s'adresse ni au cœur ni à l'esprit, ne s'inquiète ni des croyants ni des incrédules, il procède uniquement par affirmation. Les choses sont ainsi ; c'est lui qui l'a dit, vous n'avez rien à répliquer ; et si vous élevez la voix, il vous répondra par une nouvelle affirmation, que vous avez tort et qu'il a raison. S'il prétendait en appeler à l'autorité de la Parole divine, on pourrait accepter ce procédé. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'en l'affirmant, il croie établir, réfuter, convaincre, bien qu'à chaque mot qui sort de sa bouche, on soit tenté de lui dire : « Mais qu'est-ce que cela prouve ? »

J'ai quelquefois cédé à cette tentation, et comme hors de la chaire il en revenait, en me [68] parlant, à la méthode qu'il emploie envers son auditoire, je lui ai dit : « Vous le dites, c'est bien ; mais à cette heure donnez-moi des raisons. » Et lui, sans se plaindre, sans s'étonner, comme pour me satisfaire, reprenait ses éternelles affirmations, jusqu'à ce qu'enfin fatigué, je me taisais pour en finir, d'où sans doute il concluait qu'il m'avait convaincu.

Toutefois, n'allez pas croire que Procope agisse ainsi sans motif ; loin de là. Son système est sinon raisonnable, du moins raisonné. Il cite en sa faveur l'exemple de Jésus « qui parlait avec autorité ».

Mon cher Procope, je pourrais vous répondre que vous êtes un peu moins sûr de vous que notre Sauveur, et que d'ailleurs Jésus lui-même en appelait, tantôt à la Parole de Dieu, tantôt à la conscience de ses auditeurs ; mais je crois avoir encore mieux à vous dire.

Quand il nous est déclaré que Jésus parlait avec autorité, cela signifie-t-il qu'il affirmât d'un ton doctoral une série d'aphorismes moraux ou dogmatiques ? Je ne le pense pas. Mais je crois [69] qu'il y avait dans toute sa personne, dans toute sa vie, et par conséquent dans ses discours une noblesse, une puissance, une divinité qui inspirait le respect et la confiance. Cette autorité n'était pas réclamée par Jésus, mais accordée par ses auditeurs. Elle naissait spontanément de leur conviction de sa sainteté.

Nous, de même, nous n'obtiendrons d'autorité sur notre auditoire qu'en proportion de la sainteté de notre vie. Mais plus nous serons saints, plus nous serons humbles et moins nous élèverons la voix. Nos discours exerceront leur empire à notre insu. Mais afficher la prétention au commandement, c'est montrer qu'on n'y a pas droit ; c'est peine perdue et ridicule gagné.

« On ne persuade pas, me direz-vous, à coups de syllogisme. L'homme n'a pas seulement une tête, il a de plus un cœur. »

C'est vrai. Aussi n'ai-je pas le moins du monde prétendu que vous dussiez procéder par voie de raisonnements syllogistiques. Il est des raisons, sinon des arguments, qui touchent le cœur et la conscience tout aussi efficacement [70] qu'un syllogisme frappe d'esprit. Eh bien ! ce sont ces sentiments intimes ; ces preuves morales que je vous demande. Je voudrais qu'au lieu de m'imposer silence par vos affirmations impérieuses, vous voulussiez bien condescendre à me peindre vos expériences, à me raconter votre être, à m'ouvrir votre âme. Je voudrais que vous me fissiez sentir votre faim et votre soif de justice, de pardon, de vie, d'infini. Vous le voyez, je ne demande ni prémisses, ni majeures, ni mineures ; mais le simple narré de ce qui se passe en vous, la naïve exposition de ce qui vous a ému. Ce sont

encore, si vous le voulez, des affirmations ; mais quelle distance entre elles et les vôtres ! Celles-ci, étant copiées sur ce qui est en vous, homme, je puis les vérifier par ce qui se trouve en moi, votre semblable. Je suis heureux de me sentir en sympathie avec le prédicateur ; ma confiance en vous se fortifie de celle que j'ai en moi ; quand vous m'avez mis à l'unisson avec votre être, je suis tout près de me laisser entraîner vers vos conclusions ; c'est une corde qui, touchée dans votre cœur, fait vibrer la même dans le mien. Grâce à Dieu, tous les hommes ont [71] un *la* moral donné par un diapason commun. Pourquoi donc ne voulez-vous pas le faire résonner en moi ? Serait-ce au-dessous de votre dignité ? Non. Mais pour parler de la sorte, il faut sentir soi-même et sur l'heure, en un mot il faut se dépenser.

Je veux dire ici ce que j'aurais pu écrire au bas de chacun de ces portraits.

Ce qui manque le plus à nos prédications, c'est la vie ; non pas l'animation de la voix, du geste, du style ; mais ce fluide qui devrait circuler jusque dans les veines les plus ténues de nos paroles pour animer d'un bout à l'autre tout notre discours ; cette action invisible à l'œil, mais sensible à l'âme, cette chaleur qui se communique, mais que l'art oratoire ne peut pas mieux simuler que le plus parfait automate ne peut simuler le corps humain. Cette vie remplace tout au besoin ; mais rien ne la remplace ; elle s'infiltré dans les plus faibles discours et les fait accepter avec sympathie par l'auditeur. Dès qu'elle se retire, le sermon, mal écrit, mal débuté, est un cadavre, comme le plus correct et le mieux dit n'est encore qu'une belle statue. [72]

D'où vient ce manque de vie en chaire ? Tout simplement du manque de piété hors de l'église ; c'est le prolongement de notre tiédeur habituelle. Il serait bien étrange qu'en revêtant une robe nous pussions revêtir des sentiments, et qu'en montant quelques degrés ; nous devinssions meilleurs ! Non, tel homme, tel prédicateur. Aussi longtemps que notre vie spirituelle ne sera pas puissante la semaine, elle sera faible le dimanche. L'orateur de Cicéron devait être un homme probe ; le prédicateur de l'Évangile doit être un homme converti. Je ne dis pas orthodoxe, je dis converti. Je ne dis pas qu'il doit admettre la nécessité de la conversion, mais qu'il doit être lui-même converti. Enfin je ne dis pas qu'il doit renoncer à la mondanité, mais qu'il doit avancer sans cesse dans la piété intérieure, dans la communion de son Dieu et l'amour de ses frères. Converti, comme Pierre, comme Jean, comme Paul, enfin dans le sens le plus complet de l'expression évangélique, il doit être converti !

Sans cela, la prédication n'est qu'un simulacre, le pastorat qu'un rôle officiel. La [73] distinction entre le rôle sous la robe, et la conduite dans la rue, est sentie par le pasteur comme par les fidèles ; mais les deux parties en déduisent des conséquences fort différentes. Le pasteur s'imagine volontiers que chez lui l'homme officiel abrite l'homme naturel ; les fidèles, au contraire, voient en chaire l'homme qu'ils ont vu à la maison. A la vérité, ils le laissent remplir sa tâche comme tout fonctionnaire accomplit la sienne ; ils espèrent même que la société, prise en masse, en recevra du bien ; mais chacun de ces fidèles en particulier refuse intérieurement de laisser ce fonctionnaire ecclésiastique diriger sa propre vie, parce qu'il sait que ce prédicateur lui-même a une mesure plus commode, un poids moins exigeant à son usage particulier. Soyons-en bien convaincus, nos auditeurs ne prendront jamais plus de nos prédications que nous n'en prenons nous-mêmes. Tout au plus ils la confondront avec le culte dont ils s'acquittent envers Dieu. Entendre notre sermon, comme écouter la liturgie, chanter le cantique, suivre la prière, est une partie de leur obligation. Le service terminé, tout est fini. Nous posons notre [74] robe, ils quittent leurs bancs et ils suivent leur pasteur rentrant dans le monde ...

Faudra-t-il donc attendre que la piété se soit développée en nous avant de remonter en chaire ? et devons-nous ajourner notre prochaine prédication à une ou plusieurs années ?

Non. Mais ce que je voudrais en attendant que notre piété se développât, c'est que nous fussions en chaire complètement sincères. Sincères non seulement en prêchant ce que nous croyons, mais encore sincères dans le choix de nos raisons, sincères dans l'expression de nos sentiments, sincères dans le ton de notre voix, dans le geste de notre main ; enfin sincères dans toute l'étendue de ce mot. Cette recommandation n'est pas aussi superflue qu'il pourrait le sembler. [75]